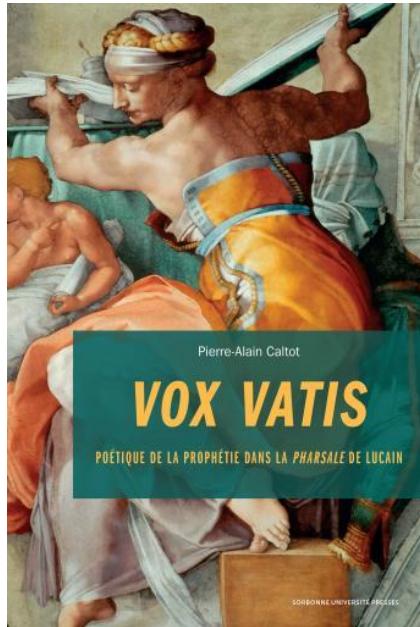


Pierre-Alain Caltot, Vox uatis, *Poétique de la prophétie dans la Pharsale de Lucain*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2024, 319p.



L'ouvrage que propose Pierre-Alain Caltot, maître de conférences en langue et littérature latines à l'Université d'Orléans, est la version remaniée de sa thèse de doctorat : il aurait pu avoir pour titre celui de sa conclusion « Du champ de bataille au chant de bataille », celle de Pharsale, épisode décisif de la guerre civile entre César et Pompée en faveur du premier dans l'année 49 a.n.è., et qui conduira à l'assassinat de Pompée l'année suivante. Car telle est la nouveauté du projet de l'auteur : montrer, avec la force argumentative d'une thèse, comment la parole épique de Lucain est celle d'un poète, historien et aussi prophète, dont le chant poétique, en rupture avec ses prédecesseurs, est de l'ordre de la révélation dans une esthétique de l'horreur, admirable dans sa radicalité, puisqu'il s'agit de « chanter le chaos ». Composé de sept chapitres, répartis en trois parties, le texte est subdivisé en nombreux niveaux, dont la table des matières donne le détail : chaque étape de la démonstration est ainsi clairement apparente, avec des récapitulatifs en fin des sous-parties, chapitres et parties, au prix cependant d'une certaine lourdeur due au sentiment de redites. Après un court « Avant-propos » très synthétique de Sylvie Franchet D'Esperey, qui souligne les principaux apports de cette étude, Pierre-Alain Caltot présente de manière très précise, dans son « Introduction » (p. 13-28) les enjeux de son travail, sa méthode et l'organisation de son étude, progressive, qui part du plus évident, la narration, pour approfondir le plus complexe, la perspective métapoétique.

La première partie, « La parole prophétique des personnages : Lucain et la tradition littéraire » (p. 29-173) est la plus longue, qui se situe au niveau de la diégèse, pour comparer les personnages de devins et prophètes de la *Pharsale* à ceux qui interviennent dans la tradition grecque et latine de la littérature épique et, dans une moindre mesure, tragique. Il en ressort que Lucain valorise la tradition iliadique et tragique des prophéties à tonalité pessimiste, relevant de la divination naturelle plutôt qu’artificielle. D’une part, par le renversement qui caractérise son épopée, les consultations d’oracles traditionnels sont déceptives, comme celle de Caton au chant IX, au sanctuaire de Jupiter Hammon à Siwah, qui ne se fera pas (p. 60-64), ou celle d’Appius à Delphes, au chant V, où la Pythie, réticente, ne finit par livrer qu’une bribe de révélation avant de mourir (p. 107-109). Le poète opère une « humanisation du savoir prophétique » dévolu non plus à des devins ou sibylles en lien avec la divinité mais à des mortels, parfois même anonymes, comme la matrone du chant I. Ces hommes ou femmes sont, d’autre part, placés en « position de liminalité » : entre la vie et la mort, tel Domitius Ahenobarbus dont les *ultima verba* en VI, 610-615, prophétisent à César son châtiment à venir (p. 83-84) ; à la frontière entre le monde terrestre et celui des enfers, telle la sorcière Érichto, dont la prophétie lors de sa consultation par Sextus Pompée (VI, 717-820) est comme le fil rouge de l’étude, analysée à chaque fois sous un angle différent aux pages 131, 143, 197, 317, 337, 384.... En écho au *limen* où ces *uates* se trouvent, leur annonce révèle un *discrimen*, celui de la guerre civile, catastrophe radicale pour le monde romain : l’auteur met bien en place l’univers du *nefas* de cette « Iliade de la guerre civile » (p. 166), avec ses valeurs héroïques inverses de celles des poèmes homériques, des *Argonautiques*, ou surtout de *L’Énéide*.

On change de plan dans la deuxième partie, puisqu’il y est question de « La parole oraculaire du narrateur dans la *Pharsale* » (p. 170-305). Cette partie est pleinement justifiée par les intrusions fréquentes du narrateur lucanien, dont l’auteur détaille avec finesse les différentes facettes. Aux interventions prophétiques du poète avec prolepses internes à la narration et externes, non prévue dans la narration (comme par exemple les dix-huit sur la mort de César, p. 190-194), selon les catégories classiques empruntées à Genette, est ajoutée une troisième sorte : les anticipations qui relient la prophétie à l’époque de l’auteur, celle du règne de Néron, comme Virgile avait pu le faire avec la période augustéenne – mais ici à fronts renversés. Ce règne devient l’aboutissement monstrueux du temps des guerres civiles, la figure de l’empereur tyrannique étant préfigurée par celle de César. Lucain construit ainsi, par une série d’anticipations explicites ou implicites relevées par Pierre-Alain Caltot, un « arc historique », dévoilant « une lecture typologique de l’histoire » (p. 220) appuyée sur le

caractère répétitif des guerres civiles : cet arc va de la précédente, entre Marius et Sylla, à la suivante entre Antoine et Octavien, la bataille navale de Marseille devenant anticipation de la bataille d'Actium (p. 226-235). Une autre typologie concerne les voix du narrateur dans ce que l'auteur qualifie de « poésie oraculaire » : tantôt envisageant un « destin alternatif » avec diverses modalités syntaxiques (subjonctifs d'irréel ou de potentiel, futurs de l'indicatif, voir les tableaux p. 240-244) qui dessinent une « histoire contrefactuelle », opposée à la réalité historique ; tantôt soulignant le *fatum*, assumant la tragédie à venir, dont Lucain est le *uates* et qui lui assurera une immortalité littéraire, gloire pervertie puisqu'elle a pour inspiration la *fama* négative de César – autre inversion par rapport au *kléos* homérique, d'un Achille par exemple. Ces interventions prophétiques du narrateur omniscient sont marquées par de nombreuses apostrophes portant sur le futur du personnage interpellé, en même temps que par les pointes prophétiques qui clôturent quasiment chaque chant (tableau p. 263) : le recours massif à des participes futurs employés comme adjectifs, soulignés dans l'hexamètre par la coupe féminine, est notable et bien approfondi. D'autres marques de cette poésie oraculaire sont analysées à l'aide de toute une série de tableaux : adverbes (*nondum*, *jam...*), vocabulaire au « sémantisme destinal » (*infelix*, *damnare*, *fatum...*), éléments syntaxiques, temps verbaux... On est sensible à l'analyse stylistique de cette poésie oraculaire : les effets rythmiques et phoniques de nombreuses citations, ainsi que leur schéma métrique, sont longuement scrutés, dans la lignée des travaux Jacqueline Dangel, jamais pour eux-mêmes, toujours pour en tirer une interprétation éclairante qui souligne la singularité de la poésie lucanienne. Son objet est de renouveler la parole oraculaire poétique, de déconstruire le sens – signification et direction – des mythologies optimistes de ses prédecesseurs, au premier chef desquels Virgile, pour aller vers un pessimisme tragique : celui-ci, contrairement au *cano* ou *revocabo* de la tradition épique, laisse place au silence du *tacebo* lucanien (p. 252-255), ce qui n'est pas le moindre de ses paradoxes.

« Poétique et métapoétique de la prophétie » : le titre de la troisième partie (p. 309-398), plus resserrée, annonce la dernière étape de la démonstration qui consacre la convergence des différents plans examinés précédemment, celle des voix de tous les prophètes évoqués, intra et extra diégétiques, dans celle du poète, dont ils sont les mandataires. S'appuyant sur les nombreux travaux en matière de métapoésie dans la poésie antique (dont ceux d'Alain Deremetz), l'auteur formule son hypothèse de lecture concernant la *Pharsale* : puisqu'il n'y a, dans cette épopée, ni la figure traditionnelle de l'aède ni celle de la Muse, cela « entraîne le déplacement de leur fonction métapoétique vers les prophètes, autres figures du *uates* » (p. 312) – déplacement favorisé par la polysémie bien connue du terme, qui désigne aussi bien

le poète que le devin. Après un retour sur l'héritage de Lucain, Virgile et Ovide ayant, chacun à leur manière – bannissement de l'aède, éclatement de sa voix – préparé le terrain pour qu'une autre figure mandataire du poète émerge, celle donc du prophète, l'auteur s'attache à prouver la validité de son hypothèse. Il reprend les prophéties déjà mentionnées dans l'étude pour en affiner l'analyse dans la perspective métapoétique : situation d'énonciation, *furor* prophétique miroir du *furor* guerrier, inspiration non plus apollinienne mais infernale..., ce qui aboutit à installer « une chaîne prophétique » entre toutes ces figures. Le *carmen* (terme également polysémique, « vers, prédiction, formule magique ») de la sorcière Érichto est l'emblème de ce nouveau chant-prophétie : c'est par elle, maîtresse en sortilèges macabres, que Lucain renouvelle l'inspiration et la matière poétique de ce chant du chaos, du *nefas* de la guerre civile qu'est la *Pharsale*. Le dernier chapitre clôt logiquement la démonstration de cette « poétique lucanienne de la rupture », rupture qu'on retrouve à trois niveaux, envisagés l'un après l'autre. Passage de l'harmonie entre macrocosme et microcosme, *concordia* revendiquée depuis Auguste jusqu'à Néron, à la disharmonie, *discordia* installée par la guerre civile : cette rupture se manifeste ensuite sur un plan organique, dans les corps, soumis en masse à une violence de guerre extrême, décapitations, démembrements, éviscérations – comme le corps politique et civique (voire, en l'occurrence, familial) disjoint par les combats entre Romains. Ces destructions provoquent la désarticulation du *kosmos*, avec les valeurs sémantiques du mot grec, ordre, monde, beauté : Pierre-Alain Caltot utilise tout l'arsenal de la prosodie latine pour étudier dans le détail la troisième de ces ruptures, à savoir la « crise » de l'hexamètre dactylique tel que l'utilise Lucain. La nouveauté radicale du poète tient aux effets précédemment analysés (rejets, enjambements, coupes...), qui rendent quasi systématique le décalage entre les lectures *ad metrum* et *ad sensum* : plusieurs exemples le montrent, avec des tableaux comparatifs desquels il appert combien Lucain se démarque des usages de ce vers chez les autres poètes. Un dernier rappel de quelques épisodes, dans cette perspective de la rupture, part du proème pour aboutir au chant VII, à l'acmé de l'épopée qu'est la bataille de Pharsale, carnage où s'opère la convergence de toutes les ruptures précédemment analysées.

La conclusion s'impose alors avec toute l'évidence induite par la rigueur et la solidité du travail de Pierre-Alain Caltot : *uates*, poète-prophète, d'une éthique du mal, Lucain a relevé « le défi esthétique de bâtir une œuvre poétique sur un sujet monstrueux » (p. 401-402), esthétique du renversement, du désastre, poétique de rupture, création d'un « sublime noir ». Avouons cependant notre étonnement, à la toute fin du propos, devant la référence à Rimbaud, pour établir une filiation avec Lucain en tant que poète, lui aussi, du désastre de son

temps – parallèle peu convaincant à notre avis, et inutile pour souligner l’importance du poète latin dans l’histoire littéraire.

Le volume est complété par deux annexes qui reprennent toutes les interventions du narrateur et les principaux passages de convergence des différentes ruptures ; par la bibliographie, très fournie (40 pages), et deux *indices locorum* (*Pharsale*, autres auteurs). Pour ce qui est de la facture de l’ouvrage, quelques remarques, dont la plus gênante est le choix inhabituel des caractères gras pour les appels de note, ce qui parasite la lecture au détriment du texte ou des citations (au hasard p. 82, 186, 222, 379) ; pour les mots grecs, l’édition hésite entre les caractères cyrilliques ou la translittération, sans qu’on en voie la logique, par exemple pour *cosmoi/ kosmos/ κόσμος* (p. 346, 359, 360). De la même manière, les typographies choisies pour les subdivisions ne se distinguent pas toujours facilement, il arrive qu’on se perde surtout entre les 3^e et 4^e niveaux quand ils sont seuls sur la page (p. 351 ou 354) : peut-être était-il possible de réduire le nombre de sous-parties, le souci de clarté conduisant à une forme d’éparpillement ? Quelques répétitions ou lourdeurs pourraient être évitées, dues précisément à la volonté de clarifier le propos à chaque étape, l’une étant parfois séparée d’une ou deux pages seulement de la précédente, ou à l’usage un peu abusif des mots-outils logiques (bien des paragraphes s’ouvrent par « D’abord » et surtout « Enfin »).

Cela étant, on ne peut, en définitive, que souscrire à la lecture de la *Pharsale* proposée par Pierre-Alain Caltot : s’appuyant sur les nombreuses études antérieures et de provenances diverses concernant le poète Lucain, qu’il les reprenne ou s’en démarque il en tire le meilleur par son regard critique productif et l’application intelligente et fine de tous les outils critiques à disposition pour la recherche en littérature antique. Le volume, destiné à un public de spécialistes, a toute sa place dans la collection « Rome et ses renaissances », dont il offre une belle illustration en apportant une nouvelle pierre à la réception de la *Pharsale*. La couverture est judicieusement choisie : la posture de la Sibylle libyque, telle qu’elle apparaît dans sa luminosité colorée sur le plafond de la Sixtine, à demi retournée, correspond aux retournements à l’œuvre dans le poème, tout en invitant le lecteur à ouvrir le livre, que ce soit la *Pharsale* ou celui-ci, aussi grand qu’elle ouvre le sien !

Emilia Ndiaye
Antiquité-Avenir©
Mars 2025